

Claudio Magris: Classé sans suite ¹

Un coup de tampon sur un dossier si vaste, complexe, sans solution aucune. Donc classé définitivement ?

Claudio Magris est un écrivain européen attentif à l'inconscient, qu'il soit du sujet ou bien du collectif. Dans son dernier roman, cette conscience est palpable à chaque ligne. *Classé sans suite* est un livre qui se veut écrit en italien mais qui contient une multitude de langues chères à Magris. Celles qui traversaient l'ancien Empire Austro-hongrois. En effet, je n'ai pas eu la sensation de lire un livre uniquement en italien, mais un livre où l'italien est traversé par l'allemand, le croate, le tchèque, et le yiddish. Mais qu'est-ce que *Classé sans suite* ? Est-ce exclusivement un roman ? Un roman historique ? Ou plutôt une considération sur l'Histoire et les non-rencontres entre l'Histoire et la Justice ? D'où Magris trouve-t-il son inspiration ² ? La personne qui donne lieu à la réflexion du roman est Diego de Henriquez, professeur triestin, collectionneur obsessionnel de toute trace de Guerre : objets de mort, mitrailleuses, sous-marins, épées, objets venus de l'autre bout du monde comme des haches et arcs des tribus Chamacocos. Il n'y a en réalité pas que des objets, mais aussi des listes de noms inscrites dans des Registres trouvés par D. de Henriquez à la fin de la guerre à la Rizière de San Sabba à Trieste. Les Registres mystérieusement disparus contenaient non pas les noms des victimes, ni ceux des bourreaux officiellement connus, mais les noms de délateurs, c'est-à-dire de la *zone grise* : des opportunistes sans scrupules. Ces mêmes noms étaient gravés sur les murs des cellules de la Rizière, lieu d'extermination en Italie. Les murs ont été soigneusement blanchis, et les registres de notre protagoniste ont disparu.

L'idéal de D. de Henriquez était de construire un musée pour la Paix avec des objets de la guerre. Magris à travers le personnage du collectionneur reprend la quête vite effacée de la mémoire des lecteurs de Hans Castrop ³. Le signifiant entre Thomas Mann et Magris est Sigmund Freud et son travail *Sur la Guerre et la Mort*, le « Tu ne tueras point, qui nous donne la certitude que nous descendons d'une lignée infiniment longue de meurtriers qui avaient dans le sang le plaisir-désir de meurtre, comme peut-être nous-mêmes encore. » ⁴ est constamment élaboré dans un rythme vertigineux dans tout le roman de Magris. L'auteur réalise à travers les *mailles* de son écriture un véritable déplacement de la mémoire, il ouvre le refoulement de la mémoire collective en Italie.

¹ Claudio Magris, *Classé sans suite*, Editions Gallimard 2017, traduit de l'italien par Jean et Marie-Noëlle Pastureau

² « Les écrivains - les Grecs le clamaient déjà - racontent beaucoup de mensonges, autrement dit ils inventent. Mais l'étymologie suggère qu'inventer est étroitement lié à trouver - *inventio*, *invenire* - quelque chose (une histoire, un personnage, un détail) de réel, de vrai. » Ibidem, p. 471

³ Thomas Mann, *La montagne magique* (Titre original : *Der Zauberberg*), Editions Fayard, 2016

⁴ Sigmund Freud, *Actuelles sur la Guerre et le Mort*, 1914-1915, *Œuvres complètes de psychanalyse*, volume XII, PUF 1988

Ainsi, il ne déplace pas seulement la mémoire de la Rizière mais toute la mémoire historique, linguistique, géopolitique et des Cultures de Trieste. À travers ce roman, Trieste n'est plus une ville de frontière telle que la mémoire *coeva* l'impose. Trieste est déplacée dans une autre réalité par l'écriture de Magris. Elle se retrouve au centre, telle était sa logistique dans le rêve et dans sa réalisation à l'intérieur de la Mitteleuropa.

Le collectionneur n'est pas nommé, à la place de qui ou quoi est-il ? Il est la Trace. C'est donc la raison pour laquelle il a besoin d'un coordinateur, un archiviste des Mémoires. Pour cela, l'auteur introduit le féminin à travers l'histoire de Louise, prise entre l'exil Juif par sa mère et l'histoire de l'esclavage des Noirs par son père. La quête de la Trace, qui est également celle de Louise, est symbolisée par la force de la métaphore qui fait des chapitres XIII et XIV le cœur du roman.

« Nombreux sont ceux qui ont vu le Kraken, cette gigantesque pieuvre des abysses, qui n'existe pas. On descend, les rayons de lumière de diverses couleurs s'éteignent peu à peu, d'abord les rouges, puis les orangés, les jaunes, les verts, et en dernier les violets et ultraviolets. A dix mètre de profondeur, c'est déjà le soir. »⁵ En effet, la pieuvre symbolise la Rizière et sa difficile mémoire. Il faut descendre dans le noir des abysses pour pouvoir la rencontrer, il faut être un « *homo et non pas vir* »⁶. L'auteur est conscient qu'une sorte de conversion est nécessaire pour accéder à une langue qui permet cette descente dans le monde de l'oubli et d'en sortir vivant.

Magris découvre le *Morus nigra*, de la même manière que S. Freud⁷ et T. Mann⁸ avaient rencontré le bacille de la tuberculose, dévastant le corps comme la guerre des tranchées. Cet arbre, le mûrier, « est un arbre monoïque, c'est-à-dire qu'un même exemplaire porte des inflorescences des deux sexes. Son fruit, la sorose, est vraiment un faux fruit, ce n'est qu'une infrutescence... Tout fruit est faux, c'est mensonge de la vie. »⁹. Partout il y a la Guerre, faux amour, « Guerre des sexes »¹⁰. Il n'y a pas de langue neutre, mais il y a une langue qui fuit la guerre : le yiddish, une langue qui s'écarte de toutes formes dominantes.

Toute l'œuvre de Magris parle des langues, de l'Histoire et de sa trace. « L'Histoire n'est qu'un Livre Tabulaire, comme on appelle à Trieste les registres publics immobiliers en employant le vieux terme en usage dans l'Autriche des Habsbourg. »¹¹.

⁵ Ibidem, p. 54

⁶ Ibidem, p. 60

⁷ Max Kohn, *Le préanalytique : Freud et le yiddish (1877-1897)*, MJW Fédition, Paris, 2013, chapitre IX, p.110

⁸ Thomas Mann, *La montagne magique* (Titre original : *Der Zauberberg*), Editions Fayard, 2016

⁹ Ibidem, p. 60

¹⁰ Ibidem, p. 60

¹¹ Ibidem, p. 214